

Préface

Plus que nombre de ses confrères historiens, Yvon Tranvouez est l'homme d'une terre et d'un moment. La terre, c'est moins la « Bretagne occidentale », nom de l'Université dans laquelle s'est déroulée la dernière saison de sa carrière, que sa partie septentrionale, ce Léon dont il se réclamait encore, il n'y a pas si longtemps, face à une de ses doctorantes... du Finistère Sud. Il est certes né à Brest en décembre 1950 et y a fait ses études secondaires dans le collège privé Charles de Foucauld entre 1960 et 1966. Mais sa famille puise ses racines dans le Léon rural et catholique, cette « terre des prêtres », illustrée par plusieurs de ses oncles. Il ne s'en est jamais écarté bien longtemps : parti à Paris en 1966 pour ses études supérieures, puis dans le Pas-de-Calais pour un premier poste de professeur d'histoire et de géographie (collège de Marquise, 1974), il est de retour dès 1976 en « Bretagne occidentale », au collège de Crozon, et il ne l'a plus jamais quittée. Il connaît le Léon comme sa poche et aime à le faire visiter jusque dans ses hameaux les plus secrets. Nous gardons, ma femme et moi, le souvenir ému de cette journée du début septembre 1979 où Yvon nous a fait découvrir le sanctuaire des apparitions mariales non reconnues de Kérizinen, en Plounévez-Lochrist, avant de nous inviter pour le déjeuner à Portsall, chez sa mère, des fenêtres de laquelle nous voyions l'épave de l'Amoco Cadiz plantée devant la côte, puis de nous entraîner au dépôt-vente brestois d'Emmaüs, où il a fait tant de trouvailles.

Yvon Tranvouez a servi l'histoire de son petit pays, sans pour autant se replier sur une histoire régionale, et encore moins régionaliste. Il a scruté cette chrétienté léonarde, presque parfaite en son plus bel âge, la première moitié du ^{xx}e siècle, lorsque ses curés meneurs d'hommes, un Cardaliaguet ou un Chapalain s'efforçaient de résister, non sans succès, à la modernité républicaine en défendant pied à pied leurs processions et leurs patronages, auxquels Yvon a consacré des études originales et des enquêtes collec-

tives fructueuses. Aujourd'hui, non sans un brin de nostalgie, il étudie la fin de cette chrétienté, comme de toutes les autres d'ailleurs. Du recueil *Catholiques en Bretagne au XX^e siècle* (Presses universitaires de Rennes, 2006) à l'ouvrage collectif qu'il a dirigé, *Requiem pour le catholicisme breton ?* (Brest, CRBC, 2011), il y a toute l'étendue d'une vie de recherches locales et toute l'étendue aussi du drame d'une Église entre chrétienté idéale et sécularisation brutale.

Un moment ? Yvon Tranvouez me paraît être en outre, à sa manière, un historien du « moment 68 ». Il arrive à Paris à l'automne 1966 et en revient titulaire du CAPES d'histoire et de géographie en 1972. À ma connaissance, il n'a jamais évoqué publiquement ces années décisives, sauf de façon fugace dans la conclusion du recueil *Catholicisme et société dans la France du XX^e siècle* (Paris, Karthala, 2011). Laissons-lui le temps de le faire lors d'une retraite studieuse. A-t-il été « soixante-huitard » comme nombre de ses camarades des classes préparatoires du lycée Henri IV à l'époque ? Celui-ci se trouvait au cœur du chaudron qu'était le Quartier Latin. Et les « prépas » jouaient dans l'Union nationale des étudiants de France, l'UNEF, un rôle notable, avec le Cartel des Écoles normales supérieures. Yvon a dû, à tout le moins, rencontrer pas mal de figures du mouvement. L'agitation ambiante ne l'a cependant pas empêché de poursuivre ses études. Titulaire d'une licence d'histoire par équivalence en 1970, il ne devient pas « cloutier », mais prépare en Sorbonne un mémoire pour le diplôme d'études supérieures, ancêtre de nos masters : au lieu de choisir un sujet sur le catholicisme breton, il étudie les premiers pas de la revue dominicaine *La Vie intellectuelle* (1928) alors présentée, par René Rémond et ses élèves, Aline Coutrot notamment, comme une pièce maîtresse de l'aile gauche du catholicisme français. En l'absence de spécialiste, c'est l'historien du Second Empire Louis Girard qui dirige en 1970-1971 son travail, comme plusieurs autres d'histoire religieuse auparavant (André Encrevé ou Danielle Fouilloux en 1964). Il s'intéresse dans la foulée à un autre franc-tireur du catholicisme romain, le Breton Félicité de Lamennais. Ne peut-on faire l'hypothèse que ces choix sont la traduction intellectuelle du « moment 68 » chez Yvon Tranvouez, qui milite par ailleurs dans la tendance la plus radicale de la contestation catholique, celle qui s'exprime dans la revue la *Lettre*, à laquelle il donne nombre de ses premiers articles et dont il commence à étudier l'ancêtre *La Quinzaine ? Homme d'archives et de dossiers*, il a d'ailleurs conservé les preuves de sa fréquentation d'un tel milieu, où se cherchait un christianisme critique et politique.

Mais entre-temps, aiguillage décisif, il a rencontré Émile Poulat, dont il fréquente le séminaire et avec lequel il prépare, toujours sur *La Vie intellectuelle*, un mémoire de diplôme de l'EHÉSS, soutenu en 1975. C'est Poulat qui lui met le pied à l'étrier aux *Archives de sciences sociales des religions*, avec un premier article et une première recension, suivie de beaucoup d'autres, dans le fameux BB (pour bulletin bibliographique), en 1976.

D'emblée il est conquis et conquis pour la vie. La lecture et la fréquentation de Poulat le persuadent que, loin d'être des hommes « de gauche », libéraux ou démocrates, opposés aux conservateurs et aux « intégristes », Lamennais et les dominicains de La Tour-Maubourg, sont comme eux des catholiques intransigeants et intégraux qui refusent les principes de la modernité libérale. Au lieu de prôner le retour à une chrétienté rêvée, ils travaillent à l'avènement d'une « nouvelle chrétienté » qui ne serait plus sacrale (Maritain), ou qui serait passée par le feu de la révolution sociale (Montuclard). Tranvouez est un des rares historiens français, avec Jean-Marie Mayeur, à défendre une telle thèse, qui choque dans les milieux « chrétiens de gauche », au « groupe histoire » de la *Lettre* notamment, comme nous avons pu le constater tous les deux. Yvon Tranvouez restera fidèle à ce qu'il a si bien décrit comme « la pratique « méditative » de l'histoire » d'Émile Poulat, jusqu'à tenir à jour la proliférante bibliographie de celui-ci. Et il a été profondément affecté par sa disparition en 2014.

Mais il n'est pas un épigone. Il approfondit et enrichit le modèle décrit dans *Église contre bourgeoisie* en 1976, comme le prouve sa thèse de troisième cycle, dirigée par Poulat, mais abritée à Paris IV par Jean-Marie Mayeur, qui me fait la confiance de m'associer au jury. Je vois alors naître, dans la thèse puis dans l'un des volumes qui en est issu, petit par son format mais grand par son poids intellectuel, *Catholiques d'abord. Approches du mouvement catholique en France, XIX^e-XX^e siècle*, des notions comme celles de « mouvement catholique » ou de Kondratieff religieux. Tranvouez est à ma connaissance le premier historien français à utiliser « mouvement catholique » au singulier et non au pluriel, pour mieux montrer la cohérence d'un projet multiforme de reconquête des sociétés occidentales menacées par la sécularisation : le singulier était courant en Italie, mais inédit en France. Le premier à montrer aussi que ce mouvement passe, comme la finance ou l'industrie, et non sans lien avec elles, par des phases A de croissance et des phases B de repli aux XIX^e et XX^e siècles. On pourrait multiplier les exemples de semblables trouvailles : la distinction entre « perfecti » (les militants) et « credentes » (les fidèles) ou la reconstitution de l'arbre généalogique des revues d'inspiration dominicaine.

Catholiques d'abord est neuf d'un autre point de vue, éditorial, qui permet d'évoquer une autre facette de l'activité d'Yvon Tranvouez. Il inaugure en 1988, aux Éditions ouvrières, rebaptisées ensuite Éditions de l'Atelier, une collection d'histoire religieuse « *Églises/Sociétés* », forte d'une vingtaine de titres quand elle disparaît à la fin des années 1990. Contre vents et marées, elle fournit un débouché aux études sur l'histoire du « mouvement catholique » en France, avec des auteurs comme Paul Christophe, André Laudouze ou Pierre Pierrard. C'est à elle et à Yvon que je dois d'avoir rassemblé en 1993 des textes dont la présentation m'a permis de mettre au clair ma conception « agnostique » de l'histoire religieuse (*Au cœur du XX^e siècle religieux*). Elle peut s'enorgueillir d'avoir accueilli, entre autres,

une réédition du livre classique de Jean-Marie Mayeur sur la Séparation des Églises et de l'État, ou la traduction du livre de l'historien canadien Oscar Cole-Arnal sur les prêtres-ouvriers. D'autres que moi seraient mieux placés pour évoquer l'altruisme professionnel d'Yvon Tranvouez et son goût pour les entreprises collectives, mais cette collection est la seule de ses initiatives que j'aie fréquentée d'un peu près.

Tout ce travail a été effectué au cours d'une carrière qui n'a pas été un long fleuve tranquille. Bien que revenu sur ses terres bretonnes, Yvon Tranvouez est resté longtemps professeur dans divers établissements secondaires du Finistère, avec les charges que cela implique, et sans les vastes plages de recherche que permettaient alors l'enseignement supérieur : treize ans de 1974 à 1987. Un tel parcours explique que sa bibliographie comporte plus d'articles pionniers et de participations à des travaux collectifs que de gros ouvrages personnels. Yvon m'a d'ailleurs écrit un jour qu'il était plus doué pour le 100 mètres que pour le 10 000 mètres ou le marathon... Je me dois pourtant de mentionner, puisqu'une fois de plus nos routes se sont croisées à cette occasion, sa synthèse sur les années 1920-1960 dans l'*Histoire des catholiques en France* dirigée par François Lebrun, chez Privat. J'avais accepté de m'en charger mais, pris par la finition de ma thèse de doctorat (le livre est sorti en 1980, année de sa soutenance), c'est Yvon qui a bien voulu s'en occuper, avec André Rousseau pour la partie la plus récente, ce qui ne leur a pas valu que des amis dans le milieu des historiens du religieux où on a pu les trouver trop critiques. En 1987, soit deux ans après la soutenance de sa thèse de troisième cycle, Yvon Tranvouez a quand même été élu sur un poste de maître de conférences d'histoire contemporaine à l'Université de Brest. Il n'a pas tardé à y donner toute sa mesure, dans l'enseignement comme dans la recherche. Aussi a-t-il fallu lui forcer un peu la main, quand un poste de professeur s'est profilé, pour qu'il soutienne une habilitation à diriger des recherches. C'est le regretté Michel Lagrée qui s'en est chargé, à l'Université Rennes II, en 1994. Yvon a présenté un volumineux dossier d'articles et de textes inédits, baptisé *L'ancre et la corde*, duquel il a tiré en 2000, le livre tant attendu sur l'histoire de la revue emblématique des chrétiens progressistes *La Quinzaine* (1950-1955). Décidément impliqué dans les étapes clés du parcours universitaire d'Yvon, j'étais de nouveau du jury avec Émile Poulat, Jacqueline Sainclivier et l'historien italien Maurilio Guasco. Cette ultime épreuve d'initiation passée sans encombre, à quarante-quatre ans tout de même, l'impétrant a pu devenir en 1995 professeur d'histoire contemporaine de plein exercice à l'Université de Bretagne occidentale, jusqu'à sa retraite en 2013.

Bien qu'il ait toujours assuré ses charges d'enseignement et d'administration, de plus en plus lourdes, au Centre de recherche bretonne et celtique notamment, et quelques autres (jury du concours d'entrée à la rue d'Ulm), avec conscience et constance, cette situation mieux assise lui a permis de donner toute la mesure de son savoir-faire, sur des chantiers collectifs

comme celui des patronages, du scoutisme ou de la perte du catholicisme breton, et aujourd'hui de l'histoire des établissements d'enseignement secondaire catholiques en Bretagne. Mais aussi de faire œuvre personnelle. Le coureur de 100 mètres a multiplié, avec une plume toujours agile, mais de plus en plus libérée au fil du temps, des articles ciselés comme des bijoux, ensuite publiés en recueils. S'il me fallait n'en retenir qu'un pour saisir la manière dont il a décliné les intuitions d'Émile Poulat, je choiserais celui intitulé « Le charme discret de l'épiscopat français », dans lequel mon collègue et néanmoins ami, selon la formule consacrée, dépeint avec empathie et humour la vie quotidienne des prélats au xx^e siècle (*Catholicisme et société...*, *op. cit.*, p. 259-299). Le recueil de textes qu'on va lire fait bien honneur aux diverses facettes de son activité de chercheur.

On me pardonnera de conclure sur une note plus personnelle. Comme on l'aura compris, nos deux parcours ne sont pas étrangers l'un à l'autre. Nous nous sommes assez souvent retrouvés, à Paris ou en Bretagne qui était jusqu'il y a peu mon séjour de vacances attitré, une Bretagne gauloise et maritime, bien différente du Léon d'Yvon. Nous avons pas mal correspondu aussi : sa première lettre, manuscrite, que je conserve date du 18 novembre 1977. Je n'ai que neuf ans de plus que lui, mais nous n'appartenons pas tout à fait à la même génération, si on définit la génération non par un écart démographique de vingt ans, mais par l'événement fondateur d'une vie : je suis de la génération de la guerre d'Algérie et Yvon de la génération 68. Il était étudiant alors que je commençais à enseigner. Cette relative ancienneté m'a permis de l'aider à passer dans l'enseignement supérieur, en 1985 et en 1994, ou à publier dans des revues où j'avais quelques entrées, *Vingtième siècle* et la *Revue d'histoire de l'Église de France* notamment. En sens inverse, mais pas en échange, Yvon a publié en 1983, dans *Esprit*, une recension perspicace du livre tiré de ma thèse et a suscité pour sa collection, en 1993, le recueil d'articles par lequel je faisais le point sur dix ans de recherches après la thèse, recueil qui m'a permis de me relancer. Nous ne sommes pas seulement différents par l'âge. Libéral ou moderniste sur le plan religieux, je suis moins sensible qu'Yvon, héritier infidèle de la chrétienté léonarde, à l'emprise du catholicisme intégral et intransigeant cher à Émile Poulat, auquel je dois néanmoins beaucoup. Mais dans le débat qui sépare les historiens du catholicisme contemporain entre partisans d'une histoire confessante et partisans d'une histoire agnostique, je crois que nous avons toujours été du même côté. Nous avons même été parfois compagnons de lutte, toute pacifique. Je ne pouvais pas ne pas saisir l'occasion de lui en exprimer ma chaleureuse reconnaissance.

Étienne Fouilloux,
Professeur émérite d'histoire contemporaine
à l'Université Lyon II (LARHRA)